

De l'usage des sciences à des fins politiques

ANDRÉ MINEAU, *L'idéologie du nazisme dans l'histoire de l'Allemagne*, Montréal, Éditions JFD, 2021, 143 pages

France Giroux

Volume 16, numéro 2, printemps 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98283ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giroux, F. (2022). Compte rendu de [De l'usage des sciences à des fins politiques / ANDRÉ MINEAU, *L'idéologie du nazisme dans l'histoire de l'Allemagne*, Montréal, Éditions JFD, 2021, 143 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 16(2), 32–34.

De l'usage des sciences à des fins politiques

France Giroux

Retraitée, philosophie, collège Montmorency

ANDRÉ MINEAU

L'IDÉOLOGIE DU NAZISME DANS L'HISTOIRE DE L'ALLEMAGNE

Montréal, Éditions JFD, 2021,
143 pages

Plus de 100 ans après l'émergence des nazis, le legs de leurs conceptions ne cesse de susciter chez les uns et les autres des réflexions inquiètes. Se confirment nos inquiétudes quand nous observons certaines sociétés démocratiques où des candidats, à la veille des élections, ne dénoncent pas suffisamment le racisme et l'antisémitisme, si tant est que d'autres ne les prônent pas carrément. Ce que condamne fermement le professeur d'histoire et de philosophie qu'est André Mineau.

Il convient toutefois de préciser que nous ne sommes pas devant le livre d'un militant. C'est sur une mise en garde que s'ouvre l'ouvrage: en tant qu'êtres humains, les historiens peuvent à juste titre dénoncer la fausseté et la perversité des conceptions nazies. Cela dit, en tant que chercheurs, ils travaillent sur des archives pour reconstruire le passé, décrire et expliquer le fonctionnement de l'esprit et le comportement de citoyens dans des contextes sociaux et culturels spécifiques. Le climat prévalant à la fin de la Première Guerre mondiale allait influencer de manière décisive les idées radicales de droite: «[e]n Allemagne, de nombreux segments des classes moyennes ont approuvé l'idéologie nazie, en partie ou en totalité, avec l'appui d'une section importante de la communauté scientifique qui saluait les projets politiques enfin basés sur la science. D'une manière plus générale, le racisme était répandu en Europe, alors que les Européens n'hésitaient pas à maltraiter et à opprimer les habitants de leurs colonies d'Afrique ou d'Asie» (p. 5).

De là, la nécessité de l'historiographie. Dès l'introduction, l'auteur met de l'avant le constat qui suit: il y a de très différentes interprétations historiques de l'idéologie du nazisme depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Dans la seconde partie de son ouvrage, il l'examine sous l'angle des principaux penseurs. En première partie, il zoome tour à tour sur des thèmes reliés aux origines, paradigmes et cadres doctrinaux de l'idéologie du nazisme, p. ex., le colonialisme, le paradigme biologique, l'anthropologie raciale, le socialisme et l'impact de la Première Guerre mondiale. Il amorce cette première partie en traitant des thèmes

de la nation et du nationalisme. Au sujet du nationalisme, il conclura que, si les nazis ne l'ont pas inventé, ils l'ont poussé vers sa forme extrême, en le rendant à la fois totalitaire et populiste (p. 13-20; voir aussi André Mineau, lequel traite du fascisme en lien avec le populisme dans le collectif que nous avons codirigé: *Les populismes d'hier à aujourd'hui. Les ambiguïtés d'une parole attribuée au peuple*, JFD, 2021).

Ce paradigme transposait des problèmes sociaux en des termes biologiques; ce qui conduira «à envisager les sociétés humaines comme des arènes de lutte pour la survie». D'où le sujet du darwinisme.

Sans aucune implication des scientifiques qui établirent les fondements de la théorie de l'évolution et de la microbiologie, l'idéologie nazie ferait dériver ces sciences nouvelles vers des notions secondaires politisées, dont les visées seraient de justifier les options politiques reliées à la lutte des nations

La thématique de la «dichotomie entre la nation élective et la nation-ethnie» s'est imposée, au fil des dernières décennies, pour mettre en lumière la réalité contrastée des liens sociaux dans la nation. On s'efforce de théoriser une tension entre la nation-volonté (contrat) et la nation-héritage (culturel) -- comme si la conception contractualiste et la conception ethnique étaient inconciliables. (voir F. Giroux, «Le nouveau contrat national est-il possible?» Politique et Sociétés, vol. 16 no 3, 1997, p. 129-147). Cette dichotomie a un historique. L'auteur le reprend en commençant par expliquer l'origine de la «nation-contrat»: apparue à travers la philosophie des Lumières et la Révolution française, ce concept devient la référence ultime de légitimité. L'affranchissement de la nation a eu lieu historiquement le 17 juin 1789 quand la France a transformé les États généraux du royaume en Assemblée nationale; la nation s'autoproclamait alors nouvel acteur historique; comme le revendique Rousseau, c'est la volonté générale, et non le seul roi, qui représente la nation souveraine et est à la base du contrat social. L'intelligence, développée par l'éducation, doit y être aussi, insistera Condorcet.

Il y a aussi chez le philosophe allemand Fichte une exigence éducative, émancipatrice axée sur la conception volontariste de la



citoyenneté; ce qui le distancie de la conception ethniciste et organiciste que, selon l'opposition binaire traditionnelle, on attribue à Herder. Toutefois, l'auteur se réfère à Fichte et à Herder plutôt pour montrer que l'un et l'autre s'éloignent de l'idée révolutionnaire au profit du concept de nation forgé, en fait, par Herder et fondé sur le Volksgeist comme «esprit du peuple» ou «génie national». Certes, l'auteur expose les arguments de leurs œuvres respectives avec toutes les nuances nécessaires. Mais faut-il participer à ce débat idéologique qui oppose la nation «ethnique» et la nation «politique»? Voilà la question que suggère la sociologue Dominique Schnapper (D. Schnapper, *La communauté des citoyens. Sur l'idée moderne de nation*, Gallimard, 1994).

Quoi qu'il en soit, souligne l'historien André Mineau, c'est davantage une approche romantique, parallèle au libéralisme duquel elle rompra tout à fait, que les idéologues nazis ont invoquée pour justifier un totalitarisme de la nation germanique. Ils optèrent pour la conjonction entre l'antisémitisme et cette branche du nationalisme liant la germanité au sol, à la paysannerie et au territoire, qui est déjà présente chez deux penseurs du XIX^e siècle: Paul de Lagarde et Julius Langbehn (p. 17-18). Ces deux précurseurs allaient de fait paver la voie au nationalisme primaire opposé au projet de la nation moderne, indissociable de l'égalité, que préconisent d'autres penseurs continentaux tels Mazzini, Renan, Weber ou Mauss.

À la différence de Lagarde, Langbehn ira jusqu'à intégrer des théories raciales à la mode; cette vogue culturelle pour tout ce qui pouvait passer pour de la biologie indique la pertinence du paradigme biologique pour comprendre l'idéologie nazie. Ce paradigme transposait des problèmes sociaux en des

Idéologie du nazisme...

suite de la page 32



termes biologiques; ce qui conduira «à envisager les sociétés humaines comme des arènes de lutte pour la survie». D'où le sujet du darwinisme. Sans aucune implication des scientifiques qui établirent les fondements de la théorie de l'évolution et de la microbiologie, l'idéologie nazie ferait dériver ces sciences nouvelles vers des notions secondaires politisées, dont les visées seraient de justifier les options politiques reliées à la lutte des nations. S'ajoute le complément qu'est ce concept du corps humain en tant que machine sophistiquée, et dont l'entretien passe «par les fraternités sportives utiles à la défense de la nation» (p. 45-51).

L'auteur aborde le thème du colonialisme par une problématique originale qui se formulerait ainsi : quelles dimensions pseudo-scientifiques ou économiques découvre-t-on lorsque nous examinons la relation de domination coloniale par laquelle l'Allemagne nazie ose retenir en quasi-esclavage les citoyens des États-nations slaves ? Son chapitre y répond d'emblée; les notions de race et d'espace vital (ce *Lebensraum* pensé comme une manière de contrer l'impact négatif de la démographie et de l'émigration) ont émergé dans le contexte du colonialisme. L'empire nazi – dont les colonies, cette fois, se situaient aussi sur le sol même de l'Europe de l'Est – s'inscrivait dans la lignée des traditions coloniales. De fait, dans tous les États

européens, on croyait «que les colonies étaient indissolublement liées à des aspirations légitimes à la grandeur nationale»; de plus, on y souscrivait à la violence de masse (p. 33-34). L'élément conclusif se déduit d'une trame de fond : il y avait, dès les années précédant la Première Guerre mondiale, un lien entre l'empire allemand, sa hiérarchisation des nations et la future Shoah. Sur un plan élargi, Hannah Arendt avait raison d'établir un rapport causal entre le colonialisme européen et la Shoah; la philosophe mentionnait que l'expérience des empires coloniaux européens en Afrique avait rendu possible le développement d'une «conscience» raciale et des techniques de pouvoir allant bientôt servir aux nazis. L'auteur précise ceci : des guerres coloniales européennes ont mené à des cas assez clairs de génocide (p. ex., la guerre génocidaire contre les Hereros menée par l'Allemagne contemporaine). Mis à part son organisation dans un cadre technologique, industriel et bureaucratique, ce qui caractérise le génocide de la Shoah, c'est sa situation en Europe – laquelle permettra aux Européens de percevoir enfin la dimension abjecte du colonialisme.

L'ouvrage de l'historien André Mineau est remarquable; il nous livre une synthèse limpide des fondements de l'idéologie nazie, rédigée dans un style élégant. L'auteur, qui propose un traitement novateur des thèmes, ne craint pas la controverse. Et pour cause ! Son analyse est documentée, rigoureuse et nuancée -- les trois mots devant être précédés de l'adverbe «très». Ce livre saura capter l'intérêt du lecteur – qui pourra, en outre, avoir accès à une bibliographie et à un index exhaustifs. ♦

Une histoire culturelle...

suite de la page 33



populations considérées comme inférieures, tels les Polonais et les Russes. L'Holocauste doit être compris dans cette perspective. De la sorte, ceux qui dès le départ veulent tuer les Juifs pour des raisons racistes reçoivent le soutien de ceux qui veulent les supprimer pour des motifs économiques.

Le dernier chapitre est consacré aux opinions de Hitler. Dans *Mein Kampf*, ce dernier évoque la faim qui a frappé l'Allemagne pendant la Grande Guerre. Il en fait un enjeu politique majeur. La politique du *Lebensraum* (espace vital) prend ainsi une dimension alimentaire qui a été négligée jusqu'ici. Par ailleurs, Hitler préconise la frugalité, lui-même étant végétarien.

En conclusion, après avoir rap- pelé les grandes lignes du livre, l'auteur examine la situation alimentaire des deux Allemagne après 1945. Il décrit les difficultés de l'immédiat après-guerre et les diverses mesures pour s'en sortir, parmi lesquelles figurent des politiques élaborées sous le III^e Reich. Il termine son ouvrage en rappelant qu'il faut cesser de voir dans les politiques hitlériennes un comportement irrationnel. La décision de tuer des millions de gens relève au contraire d'une rationalité spécifique au sein de laquelle la faim et les politiques alimentaires jouent un rôle central (p. 473).

Le livre de Tristan Landry repose sur la consultation de nombreuses archives donnant à sa démonstration une base crédible. Le langage est clair et les concepts utilisés par les nazis bien expliqués. De prime abord, on pourrait s'étonner de voir la présentation de thèmes aussi disparates que la sécurité alimentaire et les recettes de cuisine. Et pourtant, il existe une parenté idéologique entre eux : la promotion de l'autarcie comme moyen de garantir l'autonomie alimentaire. Il s'agit en effet d'un aspect sous-estimé des études sur le III^e Reich, et le livre de M. Landry le met en évidence.

Les nazis se montrent alors sensibles à la « formule de Mombert » (du nom de l'universitaire qui l'a conçue), qui calcule l'espace nécessaire pour produire de la nourriture suivant la taille et le niveau de vie de la population. À cette fin, ils préconisent d'éliminer les « bouches inutiles »

Je partage donc avec l'auteur l'idée d'accroître le poids de la faim dans la genèse des politiques nazies et dans leur mise en œuvre. D'autres historiens font également référence aux besoins alimentaires dans les décisions militaires du III^e Reich, sans cependant leur donner la place que leur attribue Tristan Landry. Ce dernier a raison d'insister sur l'importance de l'alimentation.

L'ouvrage n'est toutefois pas sans quelques faiblesses, d'abord sur le plan de la forme, puis sur celui de l'interprétation. On peut en effet regretter le manque de concision du texte, les nombreuses digressions de l'auteur et la dispersion du traitement de certains thèmes. Par exemple, tout ce qui touche aux camps de concentration et à l'Holocauste aurait dû ne figurer que dans le chapitre 8, consacré aux «bouches inutiles». Surtout, l'auteur est parfois excessif dans sa volonté de faire de l'alimentation un élément clé dans la genèse et l'élaboration des politiques nazies.

Par ailleurs, l'auteur écrit en conclusion que «le national-socialisme se voulait une solution au problème fondamental qui se posait à l'Allemagne au cœur du XX^e siècle, celui de la sécurité alimentaire» (p. 473). Cette phrase semble donner à la question de la faim une importance telle qu'elle domine les autres facteurs. Et pourtant, à la page 395, l'auteur mentionne le cas du professeur Ernst Wagemann, qui a proposé, en août 1941, des solutions proprement agricoles et culinaires pour résoudre la question des «bouches inutiles». Peine perdue, «l'extermination annoncée allait suivre son cours, parfois au détriment de l'économie de guerre nazie». Ne serait-on pas tenté, dans ces conditions, de conclure que l'alimentation devient un prétexte et non pas une cause de l'Holocauste, et que la mise en place de ce dernier obéit à bien d'autres politiques en plus de celles liées à l'alimentation ?

Bref, il faut reconnaître l'ampleur du travail accompli par Tristan Landry et l'intérêt de sa thèse concernant l'alimentation, tout en ne lui subordonnant pas les autres facteurs expliquant l'avènement du III^e Reich et les horreurs qu'il a engendrées pendant la Deuxième Guerre mondiale. ♦